

Renouveler les typologies architecturales pour repenser les urbanités

L'exemple de Nancy et de sa métropole depuis 1926

Gilles MARSEILLE*

La mutation architecturale induite par le Mouvement moderne à partir de 1917 renouvelle les conceptions esthétiques et techniques des bâtiments, mais elle en transforme plus profondément encore les typologies. Une capitale régionale comme Nancy connaît ponctuellement ces nouvelles approches du programme, de la composition, de la distribution et de la prise de site, qui modifient les modes d'habiter et le rapport à l'espace urbain. La nécessité d'accueillir les masses dans des ensembles de logements sociaux adaptés ou sur les nouveaux campus universitaires, tout comme la diffusion de nouvelles références internationales, se traduisent dans des édifices singuliers qu'il s'agit aujourd'hui de préserver et faire connaître.

Le collectif contre l'individualisme

La loi défendue par Louis Loucheur devant la représentation nationale en juillet 1928, et qui depuis porte son nom, est l'action la plus forte de ce début de siècle pour résoudre la crise du logement qui sévit alors en France. Son budget quinquennal de 11,2 milliards de francs s'accompagne implicitement d'orientations typologiques, dans un contexte où l'on aspire davantage à une France de petits propriétaires de maisons individuelles plutôt que de locataires d'appartements dans ce qu'on surnomme péjorativement les « casernes ». Les mécanismes de crédits couplés aux stratégies commerciales des lotisseurs aboutissent, dans le bassin nancéien comme ailleurs, à la construction massive de petites maisons mitoyennes aux façades pittoresques ou Art déco. L'individualisme de ce mode de vie se double, lors des temps de transport, par l'usage de l'automobile, que chacun vient garer au rez-de-chaussée de service de sa demeure. Les Parcs de Monbois et de Viray (Nancy), le lotissement de l'Asnée (avenue Pierre Curie, Laxou), l'ensemble Tourtel-La Malgrange (Jarville & Vandoeuvre), le Val de Villers sont

autant d'exemples de ces dispositifs. Cependant certaines populations ne peuvent être logées ainsi ; le milieu architectural local doit donc puiser dans d'autres ressources typologiques pour agir.

L'éphémère Comité Nancy-Paris, fondé en 1923 par des jeunes gens soucieux de diffuser à Nancy l'actualité artistique la plus avant-gardiste, contribue jusqu'en 1927 à fournir au milieu architectural local des références innovantes. Au printemps 1926, sa seconde exposition rassemble aux Galeries Poirel des solutions de logements collectifs venues d'Allemagne, d'Autriche, de Belgique, des Pays-Bas et de banlieue parisienne. La « caserne » n'est aucunement un tabou pour Walter Gropius lorsqu'il conçoit les logements étudiants du Bauhaus de Dessau (1925), ni même pour Peter Behrens et Josef Frank associant barres d'immeubles et cours communes dans les typiques *Höfe* viennois. L'architecte d'origine vosgienne André Lurçat, instigateur de la section architecture de cette exposition, abonde en ce sens en présentant son projet pour Ville-neuve-Saint-Georges (1926), illustration de sa théorie du « lotissement soleil » avec ses immeubles mono-orientés, ses jardins ouvriers et ses équipements collectifs.

* Gilles MARSEILLE, LOTERR, Université de Lorraine.

Difficile de concrétiser des dispositifs aussi radicaux dans une ville conservatrice comme Nancy. C'est pourtant ce que tentent l'architecte Jacques André et son frère ingénieur Michel pour le compte de la Société anonyme d'Habitations à bon marché de l'Est cofondée par leur père et architecte reconnu Émile André. En novembre 1930, les deux frères projettent de construire en pleine zone industrielle une barre de quelque 70 m de long, comportant 161 logements pour ouvriers et ouvrières célibataires, couplés à un restaurant collectif de 390 places. Ce dernier chiffre révèle qu'au-delà de la réponse au besoin spécifique de loger des travailleurs isolés venus s'installer à Nancy, il s'agit plus généralement de créer un lieu communautaire ouvert aux personnels des ateliers et usines alentour. L'association de dizaines de petites chambres de 10 m², d'un vaste espace de restauration, de magasins et de salles de réunions évoque inmanquablement le modèle soviétique des Dom Komuna tel que pratiqué par Moïse Guinzbourg et Ivan Nikolaïev au même moment à Moscou. Une audace inimaginable à Nancy à l'époque, et donc un projet qui restera sur le papier¹.

Dans ce même contexte de financement massif via la loi Loucheur, les architectes Jean Bourgon et Raphaël Oudeville font davantage preuve d'esprit de compromis. Et ce, face à des commandes qui leur réclament d'intégrer du logement collectif dans le tissu urbain règlementé de lotissements privés destinés à l'habitat individuel. En juin 1929, Bourgon est chargé par l'Université de Nancy d'implanter 500 chambres d'étudiants², un restaurant et une salle de réunion en plein cœur du Parc de Monbois. Il tire parti de la déclivité des rues Ludovic Beauchet et du docteur Bleicher pour étager deux hautes ailes de logements qui se rejoignent en un élégant corps d'entrée, d'échelle plus modeste. À l'arrière, un parc arboré invite à la promenade vers l'ancien château où se concentrent discrètement les fonctions collectives. Au même moment à Villers-lès-Nancy, Raphaël Oudeville insère 88 logements familiaux dans le tissu urbain en cours de constitution du parc du Placieux (Fig.1). Appelé depuis « Cité Senn », le plus vaste ensemble de la Société anonyme d'Habitations à bon marché de Nancy tend vers la forme du Hof viennois par le seul respect du cahier des charges du lotissement : à l'alignement des boulevards de Bau-



Figure 1 : Raphaël Oudeville, Ensemble de logements HBM dit « Cité Senn », Villers-lès-Nancy, 1929-1931, état après transformation par Rolf Matz Architecture, 2015, Photo Claude Philippot.

dricourt et d'Haussonville est imposée la construction d'immeubles – Oudeville y construit deux barres pour un total de 72 logements –, tandis qu'en retrait des rues adjacentes, sont tolérées les étroites maisons en bande complétant le programme. La cour en cœur d'îlot qui en résulte est propice aux jeux des enfants et aux rencontres de quartier, protégés des artères passantes par le pourtour bâti.

À ces références novatrices européennes des années 1920, s'ajoute à partir des années 1930 l'œuvre d'un pionnier individualiste d'outre-Atlantique dont les dispositifs singuliers épaulent ses homologues nancéiens face aux commandes les plus ardues.

L'alternative Wright

Élevé dans les campagnes du Wisconsin selon des principes transcendentalistes et unitaristes, Frank Lloyd Wright conçoit dès les années 1890 une architecture autre, entretenant un rapport organique à la Nature, en contraste avec les principes édictés trente ans plus tard par les tenants du Mouvement moderne européen. En cela, il constitue une alternative pour les architectes actifs à Nancy au XX^e siècle, dès lors que la commande s'avère trop spécifique. La variété typologique de son œuvre fournit des solutions *ad hoc* en regard de sites et de programmes d'une extrême diversité.

Ainsi en est-il de l'un des lieux les plus secrets de la métropole : l'ensemble des trois maisons Majorelle, dissimulées depuis 1935 rue de Santifontaine à Nancy. La demande étonnante de Jules Majorelle, frère du cé-

¹ La parcelle au 100, avenue du XX^e corps est toujours vide aujourd'hui.

² Chiffre rapidement ramené à 360.



Figure 2 : Jacques & Michel André, Maisons Majorelle, Nancy, 1933-1935, Photo parue dans *L'Architecture en 1937*, auteur inconnu.

lère artiste décorateur Louis, consiste en la construction conjointe, dans un verger de 6 400 m² planté d'arbres fruitiers, de trois villas pour lui-même et ses deux fils Jean et Pierre. Pour ce faire, les architecte et ingénieur Jacques et Michel André délaissent les modèles avant-gardistes européens et tirent les leçons de l'architecture wrightienne. Privilégiant la Nature contre la ville comme l'aurait fait le maître américain, ils découplent totalement l'ensemble des trois maisons de leur contexte urbain, en les camouflant derrière un haut mur, tandis que dans l'emprise du site, les trois demeures profitent du même espace naturel partagé, planté d'arbres, s'ouvrant les unes sur les autres sans obstacles (Fig.2). Ainsi associées sur une pelouse commune, les constructions ne sont pas sans rappeler la disposition des banlieues domestiques d'Outre-Atlantique : un morceau d'Amérique secrètement fiché dans le tissu urbain nancéien.

Se nicher dans la Nature à l'écart de la ville tout en refondant organiquement les relations entre les usagers est la problématique à laquelle sont confrontés près de trente ans plus tard les architectes de la nouvelle faculté des sciences de Nancy, Georges Tourry et Claude Gocłowski. Le choix de l'université d'implanter les quelque 60 000 m² d'espaces d'enseignement et de recherche sur le sol instable d'une dépression se creusant au pied du plateau de Brabois impose une inventivité dont ils ne sont guère capables. La solution leur vient du jeune Edmond Lay, admirateur de Frank Lloyd Wright qui, de retour des États-Unis, conçoit clandestin-

nement pour eux au printemps 1963 une mégastructure en courbes et contre-courbes, conjuguant tous les enjeux du site et du programme (Fig.3). Rompant avec le réseau rectiligne de barres et de tours proposé par ses acolytes, Lay concentre les centaines de salles nécessaires en un jeu de volumes ramassés et discrets, dont ne se détache que la bibliothèque, posée fièrement sur un éperon face à la ville. Les disciplines scientifiques, la pédagogie, la recherche, l'administration, qu'on aurait partout ailleurs en France séparées et isolées dans des bâtiments distincts, forment ici une seule communauté liée par l'architecture.

C'est selon une configuration bien plus urbaine que les préceptes de Wright, filtrés par la personnalité affirmée de son épigone Bruce Goff, sont mis en application par l'architecte nancéien Maurice Baier lors de la conception en 1968 du magasin de fleurs Christophe, avenue du général Leclerc. Le fleuriste soumet son architecte à un défi rare : concevoir un commerce quadrifront au carrefour de deux axes parmi les plus fréquentés de la métropole. Le programme impose l'ouverture vers l'espace public, et l'appel au passant. Impossible dans ces conditions de se fermer à la ville comme le pratiquait Frank Lloyd Wright ; l'édifice s'ouvre donc largement par une vaste baie vitrée. Cependant, il restait atteignable pour Baier, nourri des projets de Goff, de concevoir un plan organique wrightien où la Nature, traduite ici par l'abondance des plantes et des fleurs mises à la vente, entourerait de tous côtés le client empruntant une rampe curviligne le menant jusqu'au belvédère du toit-terrasse planté (Fig.4).



Figure 3 : Edmond Lay, Georges Tourry, Claude Gocłowski, Bâtiment principal de la Faculté des sciences et technologies de Nancy, Vandœuvre-lès-Nancy, 1963-1974, Vue aérienne vers 1975, auteur inconnu.



Figure 4 - Maurice Baier, Magasin de fleurs Christophe, Nancy, 1968, état avant dénaturation, 2015, © Région Grand Est - Inventaire général/Ph.S.Durand.

Singularités en devenir

Chacune des réalisations décrites précédemment constitue une réponse inventive aux questions soulevées tant par le contexte que par le programme. La définition du plan masse, la variation typologique retenue, la distribution intérieure concourent à enrichir l'expérience urbaine, dans une ville dont on cherche tantôt à accueillir l'animation et l'activité, tantôt à se protéger. La barre d'immeuble endosse tour à tour l'image négative de la caserne surpeuplée ou du rempart protecteur ceinturant un espace préservé ; elle se tord sous le crayon d'Edmond Lay pour épouser les courbes du paysage et se plier à la variété des fonctions intérieures. Toujours tente-t-elle de répondre aux nouveaux besoins de la société, ici par un restaurant collectif, là par des appartements convenablement distribués, ailleurs par des espaces de circulation favorisant la socialisation. Parallèlement, l'édifice isolé, comme la villa ou le commerce, s'ouvre amplement sur son environnement, que ce soit dans l'intimité du verger de la famille Majorelle ou dans l'agitation urbaine entourant le magasin de fleurs Christophe. S'ils sont résolument contextuels, tous ces édifices s'avèrent aussi être la transcription locale de références nationales et internatio-

nales. En cela, ils nous rappellent que l'architecte, comme l'artiste, produit à partir d'une culture, dont la constitution et l'actualité sont parmi les clés de la créativité.

Reste que les spécificités de ces interventions influent directement sur leur devenir. Celles de l'immeuble pour ouvrières et ouvriers célibataires des frères André étaient trop prononcées pour que l'édifice voit même le jour. A contrario, ces spécificités assurent aujourd'hui la reconnaissance patrimoniale de la Cité universitaire du Monbois, de la Cité Senn et de la faculté des sciences, toutes trois distinguées par le label *Patrimoine du XX^e siècle*, rebaptisé *Architecture contemporaine remarquable*. De même la singularité urbaine, spatiale et esthétique du magasin de fleurs Christophe explique la mobilisation collective contre sa destruction au cours de l'été 2015. Quant aux trois maisons Majorelle, elles suscitent l'attention constante des acteurs du patrimoine, sans pour autant avoir donné lieu à des mesures de protection.

Pour de tels édifices, les actions et veilles patrimoniales sont tenues d'envisager le devenir typologique de constructions souvent hyperspécialisées, dont les formes répondaient à des besoins circonstanciés. Ces nécessaires évolutions respectent parfois l'esprit original, comme dans le cas de la Cité Senn, partiellement détruite, mais dont la typologie et l'enveloppe ont été préservées, par un façadisme de circonstance. En revanche, l'ancien magasin de fleurs Christophe a perdu toute valeur d'accueil public ; son exceptionnel espace intérieur est inaccessible depuis qu'il a été privatisé par une agence d'architecture, en totale incohérence avec son essence éminemment urbaine. Quant à la faculté des sciences, son destin actuellement en discussion impose de définir un programme pleinement en accord avec son système structurel et les espaces qu'il induit, peut-être au prix d'un radical changement de programme.

Bibliographie

- Bauer C. (2022). *Les frères André. L'architecture en héritage*. Hermann Éditeurs.
- Chavanne B. (dir.) (2006). *Une expérience moderne : le Comité Nancy-Paris (1923-1927)*. Éditions Fage.
- Levine N. (1996). *The Architecture of Frank Lloyd Wright*. Princeton University Press.
- Marseille G. (2013). *Urbanisme et architecture domestique de l'Entre-deux-guerres à Nancy et dans son agglomération*. Thèse : Doctorat : Histoire : Université de Lorraine [en ligne]
- Marseille G. (2024). « Tourry/Gocłowski/Lay, La Faculté des sciences de Nancy » in AMC, 320, 59-68.